

## Laval théologique et philosophique



### *Le texte comme objet philosophique*

Guy Bouchard

---

La toute-puissance en question  
Volume 47, numéro 1, février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400600ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/400600ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)  
1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Bouchard, G. (1991). Compte rendu de [*Le texte comme objet philosophique*].  
*Laval théologique et philosophique*, 47(1), 138–139.  
<https://doi.org/10.7202/400600ar>

êtres vivants, à admettre que dans leurs structures et performances, ils réalisent et poursuivent un projet». Henri-Paul Cunningham cite aussi la déclaration de Jacques Monod selon laquelle la propriété *d'être des objets doués d'un projet* qu'à la fois ils représentent dans leurs structures et accomplissent par leurs performances (telles que, par exemple, la création d'artefacts) est «essentielle à la définition des êtres vivants». Il note aussi que le hasard *essentiel* qu'invoque Jacques Monod pour rendre compte, sinon de l'apparition de la vie sur la Terre, du moins de l'émergence de l'espèce humaine, «n'a de sens qu'à l'intérieur d'une opération pour une fin» (p. 223), c'est-à-dire suppose un système téléonomique. Il reproche, avec raison, à Jacques Monod de passer subrepticement (p. 215) du hasard *opérationnel* (le hasard du jeu de dés ou de la roulette) au hasard *essentiel* (les coïncidences absolues qui résultent de l'intersection de deux chaînes causales totalement indépendantes) chaque fois que les chances de l'événement, avant son apparition, «étaient quasi nulles» (p. 161). Jacques Monod, on doit le remarquer, soutient que l'événement qui ne s'est produit qu'une fois et dont, en conséquence, les chances d'être «étaient quasi nulles», n'a pas été recherché. Il va de l'imprévisibilité à l'absence de finalité. Faut-il parler ici d'un parallogisme? Pour paraphraser Bergson, le hasard qui accorde une faveur une seule fois est-il de ce fait un hasard essentiel? Et l'événement unique est-il toujours un événement *particulier*? Au sujet de l'émergence de l'espèce humaine, Jacques Monod écrit: «Autre événement unique qui devrait, par cela même, nous prévenir contre tout anthropocentrisme. S'il fut unique, comme peut-être le fut l'apparition de la vie elle-même, c'est qu'avant de paraître, ses chances étaient quasi nulles. L'Univers n'était pas gros de la vie ni la biosphère de l'homme. Notre numéro est sorti au jeu de Monte-Carlo» (p. 161). Lorsqu'il prend ses distances à l'égard de Bergson, qui considérait le «principe de vie» comme l'évolution elle-même, Jacques Monod affirme de nouveau que l'évolution n'est pas une propriété des êtres vivants puisqu'elle a «sa racine dans les imperfections mêmes du mécanisme conservateur qui, lui, constitue bien leur unique privilège» (p. 130). Pour Jacques Monod, le hasard pur, le seul hasard, liberté absolue mais aveugle, «est à la source de toute nouveauté, de toute création dans la biosphère» (p. 127). Voilà l'explication enfin trouvée: la téléonomie est une propriété secondaire dérivée de l'invariance qui seule est primitive. Le projet téléonomique essentiel consiste en effet exclusivement, pour Jacques Monod, «dans la transmission, d'une génération à l'autre, du contenu d'invariance caractéristique de l'espèce» (p. 27). Il admet que sa définition du projet téléonomique est *arbitraire*. Mais c'est d'elle qu'il déduit, comme une conclusion d'un principe, sa thèse sur le hasard et l'évolution. Sans faire aucune concession au finalisme constructiviste de Teilhard de Chardin. Henri-Paul Cunningham soutient, à l'opposé, que l'évolution est une propriété de la vie, «que cette fonction est une fonction naturelle, c'est-à-dire un *ergon* appartenant au système vivant en tant que tel» (p. 231). La distinction entre «révélation» et «création» n'est plus aussi tranchée, mais surtout, elle n'est plus de nature «discriminatoire» (pp. 206-208). L'évolution est «révélation» et «création». Il serait en tout cas bien difficile, sans plus d'investigations théoriques, de refuser le caractère de «projet» à l'évolution qui conduit à l'œil du Vertébré supérieur et à la pensée humaine!

Les recherches d'Henri-Paul Cunningham s'inscrivent dans la tradition philosophique de l'Université Laval qui a organisé en 1952 un colloque sur l'évolution. Souhaitons qu'elles donnent lieu à de nombreuses publications de l'érudition et de la qualité des *Impasses de la raison — Le véritable athéisme*.

Lionel PONTON  
Université Laval

En collaboration, **Le texte comme objet philosophique**, Paris, Beauchesne, 1987, 280 pages.

Deuxième volume de la collection «Philosophie» animée par un groupe d'enseignants de la Faculté de Philosophie de l'Institut catholique de Paris, cet ouvrage se propose, selon son présentateur Jean Greisch, d'effectuer un «repérage philosophique» des théories du texte.

Premier article du volume, le plus fouillé et le plus magistral, «Le moment du texte», de Francis Jacques, en constitue en même temps la première sortie. Contestant d'emblée le privilège de la linguistique et la primauté du texte littéraire, Jacques propose de «réinscrire la question à l'intérieur du processus de signification, en reconstituant pour lui-même *le mouvement de textualisation* qui nous conduit aux divers discours écrits, et à chaque fois aux textes remarquables» (pp. 16-17). Thématissant le déclin de l'idéologie du texte absolu, il sollicite la pragmatique pour définir le mouvement de la textualisation en faisant droit au travail du hors-texte dans le texte: «quelque chose excède le texte dans le texte même» (p. 34).

Intitulée «Texte, langage, communication», la seconde partie s'ouvre avec une étude de Marie-Dominique Popelard portant le même titre et qui, après avoir «raisonné la polysémie du terme (texte)», cherche «les meilleurs dessinateurs pour la carte et le tracé des limites du territoire qui intéresse le concept», autrement dit, tente de «cerner le champ interthéorique concerné» avant de formuler «quelques problèmes qui seront à y résoudre» (p. 90). Quant à Jean-Pierre Desclés et Zlatka Guentchéva, ils défendent, à l'encontre de H. Weinreich, la nécessité pour une grammaire du texte, de s'appuyer sur une analyse détaillée des formes et valeurs des marqueurs grammaticaux; leur exemple est celui du domaine aspecto-temporel, et plus particulièrement de l'opposition entre le passé simple et l'imparfait.

La troisième section, «Les destinations du texte», prend en compte «aussi bien les usagers du texte, lecteurs, interprètes, auditeurs de toutes sortes, que l'histoire de son efficience» (Greisch, p. 7). Laurent Cornaz, en référence au milieu scolaire, interprète l'histoire de l'écriture comme un long parricide. Pierre-Jean Labarrière voit dans le texte une réalité de médiation dont le destin se décide à sa capacité d'engendrer d'autres textes. Et Gwendoline Jarczyk étudie ces éléments qui, sans faire partie du texte, sont indispensables à son existence, autrement dit le hors-texte, dans les textes performatifs et constatifs, puis dans ceux qui excèdent cette dichotomie.

Consacrée au «Travail du texte», la dernière partie porte en principe (car certains articles débordent largement cette perspective) sur des textes littéraires, et noue par conséquent un dialogue avec la critique littéraire. À l'aide des concepts de *mimèsis* et de *répétition*, et en mettant en parallèle certains propos de Ricœur et de Kierkegaard, François Bousquet étudie la reprise du monde vécu permise par le texte. Jean-François Catalan interroge la relecture psychanalytique des textes littéraires pratiquée par Jean-Bellemin Noël et Sarah Kofman, à qui il reproche d'occulter l'auteur, le «père du texte». Catherine Perret propose un commentaire de certains propos de Walter Benjamin à propos du texte. Enfin, en s'inspirant de Paul Ricœur et de Francis Ponge, Jean Greisch défend, à l'encontre de la mise à l'écart derridienne de l'être par le texte, une théorie herméneutique de la textualité.

Dans l'introduction de sa contribution, Francis Jacques écrit: «il faut à la fois fixer le bon niveau de généralité et incorporer dans le concept de textualité ses traits d'exception et de spécificité selon chaque texte» (p. 16). S'il fallait appliquer ce précepte à chacun des articles de cet ouvrage, il n'est

pas évident que tous atteindraient à la généralité requise par le point de vue philosophique. Mais suffisamment d'entre eux y parviennent pour que celles et ceux qui s'intéressent à la théorie (philosophique) du texte y trouvent matière à alimenter, sinon orienter, leurs réflexions.

Guy BOUCHARD  
Université Laval

Richard GERVAIS, **Dialectique et totalitarisme.**

Coll. «Brèches», Hurtubise hmh, Ville LaSalle, 1990, 232 pages.

On doit sans doute s'attendre à ce que beaucoup de livres soient publiés consécutivement à l'effondrement du communisme en Europe de l'Est, mais celui-ci a été écrit avant les événements de la fin de l'année 1989, même si l'éditeur (on ne peut lui en vouloir) n'a pas résisté à la tentation de mettre en couverture une photographie de jeunes Berlinois s'en prenant au Mur à coups de marteau. De fait, cet essai, on le sent bien à sa lecture, est motivé autant par les événements historiques que par l'expérience personnelle de l'auteur, car une salutaire exaspération, particulièrement évidente dans les premiers chapitres, semble être à l'origine de sa réflexion et lui fournir son parti-pris. Face au totalitarisme communiste, R. Gervais entend mettre résolument les pieds dans le plat: c'est bien la pensée de Marx qu'il choisit d'interroger, celle contenue dans ses textes les plus célébrés, car là résident les fondements théoriques de ce régime qui a existé pendant soixante-dix ans et qui a été soutenu, jusqu'à récemment au moins, par de très nombreux intellectuels occidentaux. R. Gervais ne cherchera pas à établir un facile causalisme explicatif, mais il est clair que pour lui l'interminable invocation par les marxistes des circonstances historiques et de l'arriération de la Russie, l'opposition établie par certains entre les œuvres de Marx et d'Engels, ou encore les débats sur le matérialisme historique opposé au matérialisme dialectique, la dialectique de la nature opposée à celle de la société, etc., n'ont jamais été qu'autant de moyens de retarder l'essentiel: la réflexion critique sur l'œuvre du fondateur, et d'abord sur le fait que le marxisme s'est révélé absolument incapable de penser le phénomène totalitaire au XX<sup>e</sup> siècle, s'évertuant à chercher des esquives.

S'il en est ainsi, c'est fondamentalement parce que la théorie marxiste ramène à l'économique les déterminations du politique, qu'elle se refuse à recon-